LES PORTES DU SANG

MICHEL DEL CASTILLO

LES PORTES DU SANG

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN 2-02-059952-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire de
Dora Schaul

Avant-propos

Je n'aime pas les préfaces. Pourtant, je dois surmonter mon aversion, non pour expliquer ou éclairer, mais pour dissiper des malentendus.

Non, je n'écris pas une autobiographie ; non, le mot « roman » qui figure sur la couverture n'est pas un cache-misère. Oui, l'histoire que je raconte est chaque fois la même, reprise sous des éclairages, des angles différents. Non, il ne s'agit pas d'un ressassement névrotique, mais de l'approfondissement du même motif, traité par d'autres moyens, et ce choix n'est aucunement original : on le retrouve en musique chez les plus grands compositeurs, en peinture chez bon nombre d'artistes, notamment chez Cézanne. Mais oui, naturellement, il existe un lien entre cette histoire et ma propre histoire, telle que j'ai eu non à la subir, mais à la surmonter. Ce lien fait la tension du livre. Le personnage de Clara est ma Sainte-Victoire, un désespoir esthétique.

Il y a trois termes dans le mot *auto-bio-graphie*, et deux, dans mon cas, sont dépourvus de sens.

Auto : quel moi, alors que, dès ma petite enfance, je m'éprouvai désintégré, atomisé ? Quelle *bio*, quand la vie que je subis, dès l'âge de trois ans, était tout, sauf une vie ? Bizarre, fantastique, tissée d'incertitudes et d'énigmes,

rongée de terreurs obscures, elle m'apparut comme un mauvais rêve.

Il ne reste que le dernier terme, *graphie*. Lecture et écriture demeurent mon unique réalité, celle qui fait que j'existe, à mes yeux et à ceux des autres. Ni moi ni vie propre, je suis, par une *certaine lecture* d'abord, parti à la conquête d'une vie possible, laquelle posséderait une mémoire antérieure à toute mémoire, celle des contes, celle de la légende.

Beaucoup ne savent plus ce que cette évasion dans l'imagination poétique signifie. Des critiques, et non des moindres, confondent littérature et vérité, ce qui est à tout le moins naïf. À chacune de mes rencontres avec le public, je reprends la même anecdote qui semble chaque fois lumineuse à mes auditeurs, mais qui, six mois plus tard, aura été obscurcie par l'avalanche des témoignages enrobés de faux style.

Voici l'histoire : le 6 janvier 1939, les Rois mages (Père Noël des enfants espagnols) m'apportèrent les contes des *Mille et Une Nuits*, édités en une série de fascicules à l'aspect misérable. Je les lisais dans mon lit, le soir, et j'en étais transporté. Par l'éblouissement des prodiges ? Par le décor fabuleux ? Par les tapis qui volent et les lampes qui renferment des génies taquins ? Sans doute. Mais surtout par la situation de la conteuse qui, nuit après nuit, parle, invente pour échapper à la décapitation. Or je ne manque pas d'attirer l'attention de mes auditeurs sur ce point : n'est-il pas singulier qu'un petit garçon de cinq ans ait été captivé par cette jeune fille accroupie devant son maître et son bourreau ? Aurais-je éprouvé cette fascination si ma situation ne m'avait rendu la sienne si proche, fraternelle ? Shéhérazade me tendait un miroir où je me voyais condamné à une mort inexorable.

Jour et nuit, les canons tonnaient aux portes de Madrid, la bataille grondait à six stations de métro de la rue Goya où j'habitais ; ces commotions, *je ne les supportais pas*. Pour ajouter à ma panique, les avions italiens et allemands survolaient la ville ; les bombes sifflaient, explosaient, et, tapie au fond de son lit, ma grand-mère criait et sanglotait. Dans ce chaos, j'aurais peut-être pu m'orienter si la situation avait été claire : les bons sont ceux qui sont avec Maman, les méchants, ceux qui veulent sa mort. Les enfants raffolent de ces simplifications rassurantes. Las ! Ma mère redoutait autant certains de ses amis que les Maures et les fascistes. Communistes contre anarchistes et autres gauchistes, socialistes divisés, phalangistes contre monarchistes, dans mon cerveau de cinq ans une vérité *insupportable* se faisait jour : tout le monde veut tuer tout le monde. Où aurais-je pu me cacher pour échapper au grand massacre ? Chaque nuit, avant de partir pour la radio, ma mère me rappelait la consigne : « Si tu entends un long, un très long silence, si les canons cessent d'aboyer, cela voudra dire qu'ils sont entrés dans la ville. Je serai morte fusillée. Tu cours vers l'ambassade de France, tu dis ton nom, qui figure sur une liste. » Ce trajet jusqu'à l'ambassade, je l'avais fait cent fois ; sur tous mes vêtements, ma nourrice avait cousu un petit drapeau tricolore. Ainsi prêt pour la débandade, je me glissais dans mon lit et, le cœur lourd, je guettais la rumeur de la bataille. Ces explosions, ces ébranlements, je ne *les supportais pas*, mais le silence définitif, je l'aurais *supporté moins encore*, puisqu'il aurait signifié non la paix, mais la mort de ma mère. En vérité, il n'existait *aucune réalité supportable*.

Alors la jeune conteuse de Bagdad m'apparut, fragile, menacée par la folie, tentant d'échapper à une situation

insupportable. Je lisais les mots qu'elle opposait à la mort, je suivais ses phrases diaprées, et je découvrais une autre réalité, délivrée du délire et du sang, une réalité harmonieuse, qui était l'Art.

« Il y a un amont à la vérité », écrit superbement Pascal Quignard[1]. Ce Jadis qu'il oppose au passé, ce fut, pour moi, la musique (ma vocation première) et la littérature.

Cette projection (la même qui arrache le pauvre Quijano à l'ennui de son village, aux ragots de sa gouvernante, aux platitudes du barbier, aux homélies du curé), ce mouvement de la lecture qui fait d'un misérable gentilhomme le plus pur et le plus héroïque des chevaliers, Don Quichotte, on paraît avoir oublié ce qu'il signifie pour la littérature, pour l'art en général : le refus de la tyrannie de l'aveu.

L'art libère d'abord de la vérité plate.

Se projeter dans la lecture, puis dans l'écriture, c'est échapper à un moi faible ou incertain ; c'est tourner le dos à une réalité invivable pour lui en substituer une autre, dotée de sens.

L'autobiographe (qu'on relise le début des *Confessions*) prétend délivrer la vérité. Il dit ce qui fut ; du moins croit-il que cela fut et qu'il le dit vraiment. Pour ma part, si j'ai pu un moment ajouter foi à ce qu'un universitaire a appelé le « pacte autobiographique », j'ai vite compris que je ne pouvais pas, sans tricher, relater ce qui était advenu, puisque j'ignorais ce que j'avais vécu. J'en étais donc réduit non pas à inventer, mais à poursuivre une enquête, une quête *de* et *en* soi.

Les Portes du sang, c'est cette poussée non pour trouver la vérité, mais pour tenter d'en construire une. Angelina,

1. Extrait de la conférence prononcée au Centre Roland-Barthes et publiée par *Le Monde* le jeudi 21 novembre 2002.

la narratrice, sa tante, Elisa, les différents témoins, jusqu'aux documents, authentiques (je me suis interdit d'y rien changer), tout participe de cette quête, commencée dans l'enfance, à Madrid, quand j'interrogeais l'image de la jeune conteuse des *Mille et Une Nuits*.

Avec ce roman, je n'entends pas rendre des comptes, ni à moi-même ni à ma mémoire ; je ne m'adresse pas à des lecteurs avides de révélations. Je parle à des lecteurs qui aiment le roman. Je leur raconte une histoire probable, trouée d'incertitudes.

Cette histoire finit peut-être par faire une vérité, mais elle la fait à l'intérieur du genre romanesque – cahier des charges, disait plaisamment un éditeur de mes amis.

Point de psychologie à l'origine de ce livre, qui en essaie plusieurs, également incertaines ; aucune révélation, malgré la surprise que certains faits ne manqueront pas de produire chez le lecteur – mais ils ont déjà été publiés, encore que jamais dans cet ordre, par conséquent sans l'enchaînement ni la vigueur romanesques.

Le roman n'est pas une thérapie. Si la littérature guérit, ce n'est certainement pas en soulageant. Écrire, c'est débrider les plaies. Pense-t-on que Céline était moins fou après avoir écrit le *Voyage* qu'avant ?

J'ai eu cette chance de découvrir l'Art dans mon berceau – des bibliothèques, le piano –, et j'ai fait de cet univers ma patrie. Habiter ce pays ne signifie pas se retrancher du reste de l'humanité, mais la retrouver autre, transfigurée. Vouloir de force ramener cet univers enchanté aux échecs de la morbidité psychologique, c'est instaurer la terreur de la bonne santé, de la parfaite hygiène, obsession dont nous mesurons chaque jour les ravages.

L'Art, faut-il le rappeler, n'est pas moral, non plus immoral. Il ne dit pas que Médée est une méchante femme

et qu'il est vilain de tuer ses enfants dans l'égarement de la folie érotique. Il se contente de montrer ce désordre terrible en suscitant notre pitié. Il nous rend fraternels par l'exploration de nos propres abîmes.

Clara del Monte appartient à l'Art, non au témoignage ou à l'aveu. Si elle fut ma mère, elle est devenue, de livre en livre, un objet esthétique. Je l'ai voulu ainsi. Je demande qu'on respecte mes choix.

Michel del Castillo

I

En renonçant à tout, il avait installé dans son existence cette petite quantité de mort dont on peut disposer en continuant à vivre.

Giuseppe Tomasi di Lampedusa,
Le Guépard

Je poursuivais des études de littérature dans une université américaine lorsque ma tante paternelle, Elisa Toldo, historienne de formation, auteur par ailleurs de biographies à succès, conçut le projet de retracer le destin de Clara del Monte, qu'elle avait connue dans sa jeunesse et dont les frasques et les provocations avaient scandalisé les femmes de son milieu et de sa génération. Durant plusieurs années elle mena une enquête scrupuleuse, interrogea les principaux témoins, lut et annota les livres de Clara, dépouilla sa correspondance. Au fur et à mesure que sa recherche avançait, elle classait ces matériaux dans des cartons d'archives, rangés par ordre chronologique, depuis l'année de la naissance de Clara, 1905, jusqu'à celle de sa mort, 1992.

Atteinte du cancer qui finit par l'emporter, ma tante n'a pu raconter que les premières années de la vie de Clara, jusqu'à la chute de la monarchie, la guerre civile et son départ d'Espagne, le 8 mars 1939.

Peu de temps avant sa mort, Elisa rédigea à mon intention une lettre me demandant, si les éléments qu'elle avait rassemblés me semblaient offrir un intérêt suffisant, de mener son projet à terme. Formulée par une personne que j'ai aimée et respectée de son vivant, j'ai entendu cette

requête comme une obligation. J'essaie de l'exaucer sans trahir ses intentions ni déformer sa pensée.

Universitaires l'une et l'autre, cette proximité intellectuelle ne suffit pas à combler l'écart séparant nos deux générations, ma tante ayant été élevée, éduquée en Espagne, moi ayant passé mon enfance et ma jeunesse à l'étranger, d'abord à Paris où je suis née, plus tard aux États-Unis.

Plus décisive encore, il y a cette coupure entre nous, la guerre civile : je ne l'ai pas connue alors qu'elle a cruellement frappé ma tante ; je dois ajouter la dictature franquiste dont, bien que de tradition monarchiste, ma tante s'accommoda, au point de faire de sa maison un centre de ralliement pour les personnalités de passage à Madrid durant la décennie 1955-1965.

Ces différences expliquent les difficultés que j'ai rencontrées dans mon travail.

Pour la partie que ma tante avait rédigée, il m'a suffi de donner une forme achevée à son récit, ce qui m'était d'autant plus facile que Lorca hantait le livre, si bien que je me retrouvais en pays de connaissance.

Plus tard, l'aggravation de sa maladie l'empêcha d'écrire. Ma tante choisit alors d'enregistrer les propos des témoins ; sa secrétaire, la señorita Mendos, les transcrivait ensuite. Autant que ses forces le lui permettaient, Elisa Toldo relisait ces copies, les annotait scrupuleusement. Jusqu'à la fin de sa vie, ce fut son mode de travail : un gribouillis de notules à peine lisibles.

Je dus résoudre une première question de méthodologie : rédiger moi-même à partir de ces enregistrements ou les transcrire tels quels ? J'ai opté pour la voie médiane : mettre en style écrit ces monologues encombrés de répétitions, ponctués d'interjections et d'onomatopées ; pour

aléatoire qu'il soit, c'est cet arbitrage, je crois, qui respecte le mieux le travail de ma tante. Je n'ai cependant pas pu m'en tenir rigoureusement à ce principe ; il m'a fallu expliciter certaines remarques, parfois sibyllines, d'Elisa. Je me suis également résignée à reconstituer le décor et l'atmosphère de certains dialogues pour les rendre compréhensibles. Enfin, j'ai repris l'enquête de ma tante afin de mieux élucider certains points restés obscurs.

Malgré toute ma réserve, je ne suis donc pas aussi absente de ce texte que je le voudrais. Du moins ai-je, dans toute la mesure du possible, évité de mettre en avant mes réactions, mes sentiments, mes opinions, me posant chaque fois la question : qu'aurait pensé ou dit Elisa Toldo ?

Angelina Toldo

Enregistrement du témoignage de Francisca Cavos, militante communiste embarquée à bord du *Sea Bank Spray*, le 8 mars 1939

Le 7 mars 1939, vers sept heures du soir, un ordre émanant de la direction du Parti en exil nous est parvenu : brûler nos archives et tenter de gagner Valence avant que la route soit coupée. À vrai dire, nous n'avions pas attendu ces consignes pour commencer à nous débarrasser de nos dossiers. Depuis l'offensive lancée par les nationalistes contre la Catalogne, depuis l'entrée des franquistes dans Barcelone, le 26 janvier, depuis la retraite vers la frontière française de l'armée républicaine, suivie de l'exode de centaines de milliers de civils fuyant l'avance des légionnaires et des tambours marocains, la guerre était perdue pour nous. Jusqu'au 15 février environ, les franquistes occupèrent le reste de la Catalogne, procédant à une épuration systématique. Notre tour approchait ; le front de Madrid et de la région du Centre commençait à se désagréger ; les soldats abandonnaient leurs tranchées pour rentrer dans leurs foyers ; dans la capitale même, une nouvelle guerre fratricide opposait les partisans d'une paix négociée aux défenseurs d'une résistance à outrance. Jour après jour, la défaite tournait à la débâcle. Depuis nos locaux du siège du Parti, nous entendions le bruit de la bataille à moins de cinq kilomètres de Jaén.

Enfin, vers deux heures du matin, nous avons quitté la

ville. C'était une nuit dure et tendue. Dans l'exil, chaque fois que je penserai à mon pays, c'est cette lumière de gel et d'étoiles que je reverrai. Nous foncions à tombeau ouvert, nous assurant, à chaque barrage et dans chaque village traversé, que la voie devant nous était libre. Une fuite ? Une débandade plutôt.

Lorsque nous atteignîmes les faubourgs de Valence, une aube sale et grise se levait. Des explosions formidables ébranlaient l'air, un nuage de fumée envahissait les rues : des équipes de dynamiteurs faisaient sauter les dépôts de munitions et mettaient le feu aux entrepôts de carburant. Dans un silence hébété, une multitude épuisée s'écoulait vers le port. Un regard parfois s'élançait de la foule, nous débusquait au fond de la voiture, un regard chargé d'une telle haine que j'en frissonnais de peur. Ceux qui, hier encore, nous applaudissaient, ils nous auraient dépecés. Il faut un coupable aux débâcles.

Un cargo battant pavillon britannique, le *Sea Bank Spray*, affrété par les camarades français du Havre, attendait de lever l'ancre. Si mes souvenirs sont bons, ce fut l'un des derniers, sinon le tout dernier bateau à quitter le port.

Dans mes rêves de pauvre, les paquebots avaient plusieurs étages, des ponts superposés ; leurs coques étincelaient au soleil ; des panaches de fumée s'échappaient de leurs cheminées. Le *Sea Bank Spray* n'en avait qu'une, de guingois qui plus est. Je me rappelle le choc en apercevant, derrière les vitres de la voiture, ce rafiot mangé par la rouille ; je me rappelle ma panique surtout : réussirions-nous à atteindre l'échelle d'embarquement ? Dans le port, il régnait une atmosphère de folie. Ils étaient des milliers à se bousculer, hurlant, tentant de prendre d'assaut la passerelle. Des visages tordus par la haine se collaient aux

vitres de la Renault, des bouches criaient des injures : « Salauds ! Embusqués ! », des poings se tendaient.

Nous gravîmes l'échelle sous les huées, tête baissée. Comment ces malheureux auraient-ils compris que nous n'étions pas des lâches, que nous obéissions aux ordres, décidés à poursuivre la lutte en France, partout où le Parti nous dirait d'aller ?

Aucun communiste n'a jamais aimé se sentir séparé des masses. Cette défaite définitive et, surtout, injuste nous laissait un sentiment d'amertume. Nous avions la certitude d'avoir eu, depuis le début de la guerre, raison contre les anarchistes et les gauchistes qui, en effrayant les classes moyennes, en dressant contre nous les catholiques, avaient contribué à notre déroute. Je crois avoir pleuré ce matin-là, mais de rage.

Je nous revois, entassés sur le pont, regardant cette foule qui gémissait, suppliait.

Nous attendîmes plusieurs heures avec une inquiétude d'autant plus grande que l'un de nos camarades, armé d'une paire de jumelles, suivait la progression des soldats nationalistes qui descendaient les pentes des montagnes d'un pas tranquille, avec une lenteur atroce. Autour de nous, les réfugiés se racontaient les derniers naufrages causés par les sous-marins italiens rôdant à la limite des eaux territoriales, récits qui ajoutaient à la confusion. L'impatience et la peur menaçaient de tourner à l'émeute.

Fille de communiste, j'ai adhéré au Parti à l'âge de dix-sept ans. Dressée à respecter les consignes, je ne me posais aucune question. Nous attendions, pensais-je, l'un de nos dirigeants. Je restais impassible, rabrouant ceux qui s'agi-

taient et se lamentaient. « *Un peu de tenue, camarades !* » Ce style était bien dans notre manière.

Vers onze heures, trois grosses automobiles arrivèrent, se frayant péniblement un chemin dans la cohue. Un homme descendit le premier de l'énorme Hispano noire : râblé, les traits mâles, droit dans sa veste de cuir, coiffé de la casquette à visière, je reconnus aussitôt le camarade Claveles, l'un des plus populaires parmi nos dirigeants. Je me sentis, je m'en souviens, contente et rassurée à l'idée qu'il s'embarquait avec nous. Fils d'un mineur asturien tué lors de la révolte de 1934, sa bravoure et son dévouement au Parti en faisaient une sorte de légende. Ce matin-là, il m'apparut telle une image d'Épinal : l'incarnation de l'énergie prolétarienne. Avec lui, aucun malheur ne pouvait nous arriver.

Mal réveillé, de mauvaise humeur, geignant, se frottant les yeux, le gosse émergea en second, avec son épaisse tignasse, ses jambes grêles – petite poupée molle et désarticulée. Claveles le prit dans ses bras cependant que, par la portière ouverte, apparaissait une chevelure imposante, d'un noir magnifique ; vinrent ensuite deux pieds minuscules, chaussés de ravissants souliers à hauts talons, une somptueuse cape de fourrure, elle, enfin, déconcertante, coiffée d'un invraisemblable chapeau décoré d'une grappe de fruits, peut-être des cerises. Une dame « de la haute » égarée dans cette foule misérable qui, en la découvrant, se mit aussitôt à la conspuer. Elle eut alors un geste de défi, relevant crânement le menton. C'est dans ce mouvement que je découvris ses yeux, étonnamment pâles, d'un bleu délavé. Tous ceux qui l'ont connue vous en parleront, le contraste était saisissant entre la noirceur de la chevelure, la matité du teint et ce regard clair et translucide.

Fidèles d'une religion qui célébrait les vertus viriles, l'abnégation, le don de soi, nos pensées marchaient au pas. Les vôtres aussi ? Je vous crois. L'époque était aux cortèges et aux défilés.

Claveles et son groupe appartenaient aux « organes », c'est-à-dire aux services plus ou moins secrets, chargés d'éliminer les éléments contre-révolutionnaires. C'était le jargon du temps, je l'ai moi-même employé de la manière la plus naturelle. Aujourd'hui, on parle indices boursiers, vous trouvez que c'est mieux ? Non seulement je ne voyais rien à redire aux activités de Claveles, mais j'applaudissais. La dictature du prolétariat, vous pensiez que c'était une métaphore poétique ? Le tchékiste, c'était une de nos images pieuses. Puisque la bourgeoisie était sans pitié, nous devions nous montrer tout aussi impitoyables… Je m'égare : je voulais seulement vous faire sentir ce que Claveles signifiait pour les militants.

De Clara del Monte, célèbre sous son pseudonyme de plume, *Clarita*, je connaissais la voix qui chaque nuit de ces trois années de guerre, autour de vingt-trois heures, répondait aux éructations de Queipo de Llano, ce général ivrogne qui, au micro de Radio Séville, prononçait des causeries d'un machisme comique, ponctuées de jurons et de menaces : ses Maures et ses légionnaires, hurlait-il, allaient nous apprendre à nous, harpies bolchevistes qui faisions injure au doux mot de « femme », qui insultions la dignité de notre sexe, ses Maures et ses légionnaires allaient nous apprendre ce qu'est un homme ! Je vous passe les détails scatologiques, les énormités, les défis pué-

rils, les vantardises, les histoires de corps de garde ; mais, pourquoi le cacher, il avait de l'humour, une truculence salubres. À la même heure, les deux camps écoutaient cette voix avinée puis celle de Clarita qui lui répondait au micro de Radio Madrid. Parfois, les deux vedettes de ce duel radiophonique s'interpellaient, échangeaient des plaisanteries ; ils évoquaient des souvenirs, des anecdotes, car ils appartenaient au même monde, ils avaient dû se croiser dans les mêmes salons. Quand le général, entre deux rires sauvages, lui rappelait le temps où elle se pavanait sur la Castellana dans sa Rolls blanche conduite par un chauffeur en livrée, quand il lâchait, gouailleur : « Toi, révolutionnaire ! Je vais t'enlever ta culotte, te coucher sur mes genoux et t'administrer une fessée dont tu te souviendras dans ta vieillesse », elle, relevant le défi, ripostait du tac au tac : « Encore faudrait-il que tu ne sois pas saoul, outre à vinasse, comme ce jour où mon chauffeur a dû te relever dans le caniveau et te reconduire chez tes sœurs ! » Dans ses réponses, Clarita mettait une insolence très madrilène. Nous marquions les points en nous esclaffant.

Avec le recul, je trouve que ce duel radiophonique symbolise cette guerre à la fois technologique et moyenâgeuse. Téléphone, radio, artillerie, blindés, aviation d'un côté, ânes, mulets, paysans illettrés, chaussés d'espadrilles, de l'autre. Rien d'étonnant à ce que Clarita soit devenue très populaire, une sorte de vedette, puisqu'elle appartenait au monde mystérieux du progrès technique. *Locutora*, disions-nous, une voix drôle et enjôleuse qui s'échappait de ces boîtes aux marqueteries précieuses.

« C'est elle, dit quelqu'un dans mon dos, c'est Clarita. D'ailleurs, elle est la compagne du camarade Claveles, je l'ai lu dans *Mundo obrero*… »

J'entendis les phrases, j'en pénétrai le sens, je n'en compris pas la signification. Au milieu de ces nuits de peur et de froid, dans des villes remplies d'un silence stupéfait, la voix qui s'échappait du vieux poste était d'une jeunesse rude, hardie. Or la femme qui, au bras de son compagnon, marchait vers la passerelle était élégante, maquillée avec soin, habillée avec les restes d'une distinction naturelle – vous savez, le faux détachement de celles qui « n'ont rien à se mettre ». Arrivée au pied de la passerelle, elle lâcha son enfant, se jeta dans les bras de son compagnon, se suspendit à son cou, fondit en larmes. Visiblement ému, nous le vîmes secouer la tête avant de la pousser vers la passerelle qu'elle gravit, la figure dans son mouchoir, son fils accroché à sa jupe. J'étais bouleversée car je venais de comprendre que Claveles restait ; je savais aussi quel sort l'attendait : les franquistes ne montreraient aucune pitié pour ce militant intrépide.

Nous vivions, nous autres communistes, dans un univers mythique où le couple possédait les vertus sévères d'une humanité régénérée, délivrée des turpitudes bourgeoises. Dans mon esprit, l'attachement de Clarita pour notre héros ne pouvait être que ferme, définitif. Quel qu'il fût, son passé était aboli et sublimé par sa rencontre avec Claveles, autant dire avec le Parti. Nous affectionnions les grands sentiments. Nous nous démenions sur la vaste scène de l'Histoire, de la lutte des classes, au milieu des complots sinistres de l'impérialisme. Nos états d'âme comptaient pour rien dans ce magnifique opéra. Aussi n'étais-je pas, ce 8 mars 1939, touchée par le drame de l'amour condamné, mais par le sacrifice de Claveles. Je n'imaginais pas non plus que Clara pouvait pleurer sur elle-même : ses larmes étaient le tribut payé à l'échec de la Révolution. Vous trouvez que j'ironise ? Je n'éprouve

pas une grande estime pour ma naïveté, rassurez-vous.

Cependant que Clara montait à bord, un début d'émeute se produisit sur le quai, les gardes se préparèrent à ouvrir le feu ; d'un bond, Claveles se hissa sur un tonneau ; d'un geste, il demanda à la foule de l'écouter.

« Camarades ! Je comprends votre colère. Nous avons héroïquement résisté à la plus lâche des agressions. Nous avons combattu avec le courage dont nos ancêtres firent preuve à Numance contre les Romains. Nous saurons, s'il le faut, nous sacrifier avec dignité. Je retourne à Madrid pour poursuivre la lutte. Je sais le sort qui m'attend. Je me tiens prêt. Je vous demande à tous de rester dignes dans une défaite que nous n'avons pas méritée. Camarades ! La lutte continue, l'avenir nous appartient. »

Alors il entonna *L'Internationale*, reprise en chœur par la foule, par nous tous.

Le bateau se détacha du quai, glissa vers le large : poing levé, nous chantions et pleurions. J'observais Clarita qui reniflait, essuyait ses larmes, agitait une main minuscule, chargée de bagues. Elle avait pensé à emporter les vestiges de sa fortune, elle n'avait pas cherché à les dissimuler, naïveté bien de sa classe et de son milieu. À ce moment, j'étais partagée entre la sympathie et le mépris. Ainsi que nous tous, elle fixait la côte qui, doucement, s'effaçait. Dans ses yeux, il y avait une sorte d'incrédulité. L'exil n'est pas un départ ; c'est un adieu, peut-être définitif, et, de toutes les formes d'exil, la plus cruelle est celle qui se fait par la mer, à cause de la lenteur insupportable de la séparation. Si je tentais de vous décrire le silence qui s'installa sur le pont après que la terre ferme eut disparu, je craindrais de céder au pathos, qui est bien ce que je déteste le plus au monde. « Pétrifiés » : j'ai souvent lu ce mot. Pas un geste, pas le moindre mouvement. La certitude que

tout était fini, notre combat, nos espoirs, nos illusions, l'Espagne, et nos vies avec elle.

Plusieurs fois je tournai mes regards vers Clara, figée, serrant son petit contre sa jupe. Même dans ces circonstances tragiques elle gardait un air de dignité. Son visage était non pas joli, ni charmant, mais d'une beauté altière, avec une expression de désespoir et de sauvagerie. Pourtant, elle aurait dû se sentir moins désemparée que nous ne l'étions. Elle parlait couramment le français, elle avait passé des années à Biarritz, à Paris ; elle y comptait des amis, des relations. Alors pourquoi semblait-elle à ce point perdue ? On lisait dans ses yeux une sorte d'égarement. Elle aurait pu trouver dans le Parti une société chaleureuse et fraternelle. Plus je l'observais, plus je devinais qu'aucun élan collectif ne l'enlèverait jamais à son orgueil. Une dureté que rien n'entame. Une cristallisation d'égoïsme. Malgré ce dédain impitoyable, son personnage attirait, captivait.

Cette fascination, le commandant dut l'éprouver aussi, car il dépêcha auprès d'elle son second pour lui offrir sa cabine, faveur qu'elle accepta avec bonne grâce (un sourire, une inclination de la tête). Elle disparut avec son enfant, petite créature noire et chétive, au grand regard de stupéfaction triste. Je dois vous avouer que, à cet instant-là, elle m'inspira une sourde irritation. Il y avait parmi nous plusieurs mères, l'une avec un bébé dans les bras. Pourtant, le désarroi de Clarita avait paru au commandant d'une espèce différente, plus noble, plus pathétique. Dans le malheur aussi les distinctions sociales existent. Question de style et d'éducation : une grande dame souffre différemment d'une femme du peuple.

Je la revis plus tard sur le pont et, mue sans doute par la curiosité, je me rapprochai d'elle, lui adressai la parole. Clarita répondit à mes avances avec un sourire attentif, un ton de courtoisie simple, une drôlerie malicieuse jointe à une assurance que je trouvai suspecte. On ne devrait jamais approcher de trop près ceux que nous détestons, on risque de ne plus avoir la force de les haïr.

Depuis l'instant où, par la portière de l'Hispano, sa magnifique crinière était apparue, depuis qu'elle avait eu, sous les quolibets de la foule, ce réflexe – relever fièrement son menton –, son personnage m'inspirait des sentiments ambigus et, en l'écoutant, mon malaise ne fit qu'augmenter. En France, me confia-t-elle, elle allait retrouver son mari français, le père de son enfant. Je décelai dans sa voix une exaltation qui me plongea dans la perplexité. À l'entendre, la guerre n'avait été qu'une parenthèse et, cette parenthèse refermée, la vie allait enfin reprendre. Je ne veux pas me targuer d'une perspicacité que je n'avais sûrement pas ; je peux seulement dire que ses paroles me causèrent une vague gêne. Je revoyais une photo d'elle au bras d'un capitaine des Brigades internationales, dans *ABC* républicain[1], un avis de mariage, rédigé dans le style emphatique de l'époque : « Nous avons la joie d'annoncer le mariage de notre camarade Clara Monte, plus connue de tous les bons Républicains sous le charmant pseudonyme de *Clarita*, avec l'héroïque combattant des Brigades internationales, le capitaine Bernardo Cassetto. »

Je me rappelai que le brigadiste, un communiste italien, avait été tué au front, peu de temps après leur union. D'autres souvenirs, plus lointains, me revinrent en mémoire :

1. Durant la guerre civile, le quotidien monarchiste et conservateur *ABC* continua de paraître, avec, bien entendu, un contenu différent.

un mariage religieux célébré en grande pompe, l'abandon du mari et d'un fils en bas âge pour un amant de la noblesse terrienne dont elle avait eu plusieurs enfants, la fuite à l'étranger, ce bruit enfin, au début de la guerre : gagnée aux idées de justice sociale et de révolution, Clarita aurait dénoncé son amant, un *pistolero* de la Phalange, à la sécurité militaire, entraînant la mort de son frère jumeau ainsi que de tout son groupe. Dans ma famille, parmi mes amies, le nom de Clarita était suivi de commentaires admiratifs ou révoltés ; ses défis provoquaient des réactions violentes ; son personnage ne laissait personne indifférent.

Qui était, me demandais-je, ce mari français dont elle parlait avec tant de passion ? Quand, où l'avait-elle rencontré ? Comment avait-elle fait pour épouser le brigadiste italien si elle était vraiment mariée à ce Parisien ? Je lui posai la question et Clarita protesta en ébauchant un geste de sa menue main – une main de fillette.

« Oh, ce mariage ne signifie rien, un simple arrangement, sans la moindre valeur légale. Georges est d'ailleurs au courant.

– Qui est Georges ?

– Mais le père de mon fils, voyons !

– Après la mort de ton autre mari, un brigadiste italien… tu vivais bien avec le camarade Claveles, non ? Et tout à l'heure, en prenant congé de lui…

– J'étais bouleversée, oui. Je l'ai beaucoup aimé. Je ne sais pas ce que je serais devenue sans lui. Je me sentais seule, perdue, rejetée de ma famille, reniée par mes amis. »

Mon malaise ne cessait d'augmenter sans que j'en devine l'origine. Clarita ne cherchait pas à me tromper, elle croyait ce qu'elle disait. Elle me contait une histoire d'amour pathétique et, malgré tout ce que je savais d'elle,

je la suivais avec avidité, sans que m'abandonne cette pensée : Elle ment. Je perdais pied, je m'engluais dans la toile des phrases. Georges Franton et elle s'aimaient passionnément, un amour fou, magnifique ; séparés par la guerre, ils n'avaient jamais cessé de communiquer, attendant de pouvoir, enfin, se rejoindre.

Je regardais, j'écoutais cette belle femme sans oser ni l'interrompre ni la contredire. Mon hésitation cachait aussi un doute : si elle disait vrai ? J'avais beau me rappeler ses liaisons, ses mariages, ses scandales, il y avait, dans son ton, un accent de sincérité contagieux. Plus notre situation est désespérée, plus nous souhaitons nous accrocher à la moindre lueur d'espoir. C'est, je pense, cette illusion que Clarita me donnait avec une éloquence irrésistible.

En abolissant les barrières sociales, les situations exceptionnelles favorisent des rapprochements d'une intensité particulière. Nous devînmes, Clara et moi, plus proches l'une de l'autre que je ne l'étais de bien de mes camarades. Nous nous persuadions que rien ne nous séparerait plus. Deux sœurs. Je ne suis pas une femme sentimentale, vous l'aurez compris. En y repensant, je me demande comment j'ai pu accorder ma confiance à une créature si différente de moi et dont les confidences rendaient, à mes oreilles, un son de fausseté. Je ne suis pas une lectrice de romans, mais j'imagine qu'une bonne fiction produit cette impression : on croit ce qu'on lit tout en sachant que l'histoire est inventée.

Je suis vieille, près de quatre-vingt-trois ans. J'ai perdu toutes mes illusions. Je me prépare à quitter un monde d'une tristesse affreuse. Qui m'aurait dit que l'argent finirait par balayer toutes nos chimères, par piétiner nos espérances, par jeter nos luttes et nos dévouements dans

le caniveau ? J'écoute chaque jour les informations et j'entends, en préambule aux drames que vivent les hommes, les cours de la Bourse, commentés avec un lyrisme abject. Je me demande : des millions d'hommes sont-ils morts pour en arriver à cette ignominie ?

Je ne parle pas pour vous. Je sais que vous n'espériez pas non plus cette souillure. Nous appartenons à l'ancien monde, celui des idées. Vous et moi étions plus proches que d'aucuns ne l'imaginent. Mon mari ? Mort à Moscou, en 1950, victime des purges. Serge, mon fils, a été tué à Stalingrad. J'ai fini par rentrer, oui. Si j'aime mon pays ? « *Yo ya no soy yo – Ni mi casa es ya mi casa*[1] », vous vous rappelez ? Lorca, c'était notre jeunesse.

Clarita ? L'une de mes camarades l'a retrouvée dans un camp français, en Lozère. Elle n'arrêtait pas de pleurer, m'a-t-elle dit.

La dernière image que je garde d'elle, c'est lors de notre arrivée à Oran. Nous avions accosté à l'aube, après trois jours de navigation. On nous maintint hors de l'enceinte du port, à l'écart : des pestiférés. En fin d'après-midi, on a fini par nous autoriser à jeter l'ancre le long d'un quai de radoub, parmi des squelettes de bateaux désossés et des montagnes de charbon. La police est montée à bord pour vérifier nos identités. Elle nous a interdit de débarquer. L'un des policiers, peut-être la trentaine, très grand, la carrure athlétique, le nez écrasé, n'arrêtait pas de plaisanter en essayant de baragouiner quelques mots d'espagnol. Nous découvrions la xénophobie, le mépris ; nous faisions l'apprentissage de l'exil.

Clara avait trouvé un prétexte pour s'éclipser avec le

1. « Je ne suis plus moi – ni ma maison mon foyer » (García Lorca, *El romancero gitano*).

gosse et rejoindre sa cabine. Alors que je n'y pensais plus, une camarade m'a tirée par la manche :

« Viens vite, ton amie Clarita quitte le bateau. »

Me penchant au-dessus du bastingage, je l'ai vue qui descendait la passerelle, flanquée d'un homme d'apparence athlétique que j'ai tout de suite reconnu. J'ai ressenti une colère violente. Il y avait tout juste quarante-huit heures, Clara sanglotait, accrochée au cou de Claveles ; il y avait deux ans, elle pleurait un mari tué au front ; deux mois auparavant, elle avait dû sangloter en apprenant l'assassinat de son amant qu'elle avait dénoncé.

J'ai réussi à me maîtriser, j'ai pensé, non sans dérision : Bonne chance. Aucune haine, non : du mépris. Elle avait les réflexes de sa classe.

Nous ne valons pas mieux, je vous l'accorde. S'il suffisait de naître dans la misère pour devenir meilleur, ou plus fidèle, il y a belle lurette que le monde serait un paradis. Ce qui fait la différence, c'est le style. Dans une circonstance identique, l'une de nous aurait eu l'air d'une pute, Clarita, elle, descendait la passerelle avec le naturel d'une duchesse.

Sa beauté ? Autre chose : son bagout, une indéfectible confiance en elle-même. Terrible ? C'est possible. Je fus, moi aussi, terrible quand les circonstances l'exigeaient. J'ai espionné, mouchardé ; j'ai envoyé des camarades à la mort ; j'ai lu des réquisitoires auxquels je ne croyais pas, soutenu des accusations farfelues. Je vais vous faire un aveu : je ne regrette aucun de nos excès. Je déplore nos mollesses, au contraire. Nous aurions dû éliminer la moitié de l'humanité, sans hésitation.

Je ne demande ni pitié ni absolution. Je suis mon propre tribunal, à la fois juge et procureur. Des excuses,

qui n'en a pas ? Je déteste la compassion, cette saleté. Je prends toute ma responsabilité. Je suis née pauvre, j'ai grandi dans l'humiliation, j'ai lutté contre l'injustice. Je suis fière d'avoir été une communiste.

Je vous remercie de votre visite. Je nous souhaite à toutes deux une fin digne.

Tchoun-tchoun ne se rappelait ni l'arrivée à Oran ni les formalités de la police et de la douane, mais parfaitement, en devanture d'une boutique de jouets, une troupe de cavaliers maures, des spahis, lui expliqua sa mère. Il les trouva magnifiques dans leurs capes blanches et les réclama avec insistance, sourd à toutes les objections de Clara qui se retrouvait sans argent, la monnaie républicaine ne valant plus rien. Inaugurant une tactique de caprices et de bouderies, Tchoun-tchoun obtint gain de cause. Il se revoyait assis sur un tapis oriental, sans doute dans la chambre d'hôtel, manœuvrant ses cavaliers de plomb.

Ses relations avec Clara prenaient un tour passionnel, fait de brouilles et de fâcheries. Quand cette intimité passionnée avait-elle débuté ? Plus tard, devenu pianiste, Tchoun-tchoun hésitait : après l'arrestation et l'emprisonnement de Clara ? En tout cas, c'était après la mort de Juan, qu'il appelait *tío*, oncle. Tué avec plusieurs de ses amis phalangistes dans une embuscade tendue par la sécurité militaire communiste, tous les soupçons se portèrent sur Clara, son ancienne maîtresse. Rejetée par son milieu, elle fut un jour, en quittant les studios de la radio, victime d'un attentat qui faillit lui coûter la vie ; elle

comprit alors quel sort l'attendait au cas où elle tomberait entre les mains de Manuel, le frère jumeau de Juan, et des *pistoleros* de la Phalange. Claveles étant souvent parti, Clara, malgré la présence des deux gardes du corps qui dormaient dans le vestibule, se sentit seule pour la première fois peut-être de son existence ; elle prit l'habitude de glisser le petit dans son lit. Et, avec cette promptitude des chiens qui érigent chaque concession en routine, l'enfant attendait sans dormir son arrivée, pleurant dès qu'il entendait le bruit de la porte.

Tchoun-tchoun dormait, raconte-t-il dans la cassette enregistrée par Elisa, d'un sommeil profond, tel qu'il n'en avait pas connu depuis longtemps. Soudain, il fut réveillé par un bruit ; derrière la fenêtre entrouverte sur un balcon, il aperçut une ombre ; il vit « son père » se redresser dans le lit, ouvrir le tiroir de la table de nuit, saisir un revolver qu'il pointa vers la silhouette, laquelle s'enfuit aussitôt.

« Tous des voleurs », marmonna la voix de son père avant de se rendormir.

Jusqu'à l'âge de quarante ans environ, conclut Xavier, il avait vécu dans la certitude que cette scène était réelle. Or il s'aperçut que son père ne pouvait pas être à Oran puisque, ce jour-là, 11 mars 1939, il recevait à Paris le télégramme de Clara lui réclamant de l'argent pour les billets et lui annonçant son embarquement à bord du *Sidi-Bel-Abbes*.

En lisant les Mémoires de Clara, tante Elisa trouva la réponse. La scène y figurait, telle que l'enfant l'avait enregistrée, sauf ce détail : l'homme n'était pas Georges Franton mais un inspecteur de police monté à bord du *Sea Bank Spray*.

Un inspecteur à l'allure sportive et au nez un peu écrasé – un ancien boxeur sans doute – me montra un intérêt quelque peu excessif.

Clara le décrit en ces termes avant de raconter comment, après s'être installée dans une chambre d'hôtel confortable, après avoir lavé et couché son fils, elle prenait un bain quand…

… on frappa à la porte.

– Entrez !

C'était l'inspecteur sportif. Il me sourit d'un air complice.

– Qu'en dites-vous ? Vous n'êtes pas mal installée.

– Fort bien. Je vous remercie beaucoup.

Mais le brave n'était pas venu chercher de vagues remerciements. Il m'enlaça.

– Tu es jolie.

– Cela se peut, mais je ne suis pas pour vous.

Il parut très offensé.

– Je croyais que les Espagnoles républicaines n'étaient pas ridicules.

– Nous ne le sommes point.

– Alors pourquoi ne voulez-vous pas ?

– Parce que je ne vous trouve pas à mon goût. C'est très simple.

Tante Elisa retranscrit le dialogue avant de faire cette observation : en plusieurs endroits, dans les livres ou les écrits de Clara, la même scène se reproduit, et ce schéma récurrent doit se lire à l'envers de ce que le texte affirme. Pourquoi le policier sportif viendrait-il s'enquérir si elle se trouve convenablement installée, à moins qu'il n'ait lui-

même choisi l'hôtel, peut-être même réglé le prix de la chambre ?

Clara laisse chaque fois un indice, remarque ma tante, ici *frappa à la porte,* preuve que l'arrivée de l'inspecteur n'avait rien d'inopiné.

Au moment d'entreprendre la rédaction de son livre, tante Elisa adopta une technique fort éloignée de sa méthode habituelle, psychologique et platement chronologique, mode de narration qui, par sa facilité convenue, faisait pourtant son succès. J'ignore les motifs de ce changement de style, d'autant plus surprenant que ma tante était une personnalité conventionnelle, ennemie des nouveautés. Peut-être s'était-elle aperçue, en recueillant et en classant ces témoignages, que Clara échappait à une psychologie des causes et des motivations.

En ouvrant le carton daté « 1939-1942 », je n'ai trouvé que des cassettes enregistrées, deux cahiers d'écolier remplis de notes, parfois résumées par un seul mot, entouré d'un cercle ou souligné d'un trait énergique. Tels des poteaux indicateurs, peut-être m'orienteront-ils dans le dédale des pensées d'Elisa, me découvrant ses intentions cachées.

Clara del Monte a beaucoup écrit – deux livres de Mémoires publiés, une pièce de théâtre, des évocations radiophoniques, deux manuscrits inédits, sans compter les articles et une nombreuse correspondance ; l'attitude de ma tante devant cette montagne de papiers a consisté à confronter les faits, tels qu'elle-même a pu les établir, aux